



## Quand la pensée avance larvée

FIGURES DE LARVE DANS LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

---

Élise TOURTE

(Université de Strasbourg, Configurations littéraires)

Pour citer cet article :

Élise TOURTE, «Quand la pensée avance larvée. Figures de la larve dans la philosophie contemporaine», *Revue Proteus*, n° 23, Esthétiques invertébrées, Chloé Pretesacque et Mayeul Victor-Pujebet (coord.), 2025, p. 33-38.

### Résumé

Le texte explore le thème de la larve comme figure qui sert d'opérateur de sens dans la philosophie contemporaine. Il s'ouvre sur la devise de Descartes, «*Larvatus prodeo*», réinterprétée comme geste d'une avancée larvée. La larve est ici associée à une résistance aux formes finies et à la rigidité conceptuelle. J'analyse des figures de la larve dans les œuvres de Michaux, Deleuze et Simondon, montrant comment elles contestent les deux traditions philosophiques du cartésianisme et de l'hégélianisme. La larve évoque un état inachevé et une fluidité permanente, à travers des concepts comme la néoténie et la transduction. Une lecture politique est aussi proposée à travers le film *Parasite* de Bong Joon-ho, où la tactique des «larves sociales» lutte contre les dynamiques de pouvoir de la haute bourgeoisie. La larve est donc vue comme un outil de subversion pour déconstruire la logique unaire et identitaire.

Larve — Cartésianisme — Hégélianisme — Deleuze — Simondon — Parasite

### Abstract

The text examines the concept of the larva as a metaphor and operative idea in contemporary philosophy. It begins with Descartes' motto, “*Larvatus prodeo*”, interpreted as a gesture of advancing in a larval state. The larva is associated with resistance to fixed forms and conceptual rigidity. I then explore larval figures in the works of Michaux, Deleuze, and Simondon, demonstrating how they challenge the two philosophical traditions of Cartesianism and Hegelianism. The larva evokes an unfinished state and continuous fluidity, through concepts like neoteny and transduction. A political perspective is offered via Bong Joon-ho's film *Parasite*, where the tactics of “social larvae” counter power dynamics of the upper-class. The larva is portrayed as a subversive tool to deconstruct unary and identity-based logic.

Larva — Cartesianism — Hegelianism — Deleuze — Simondon — Parasite

# Quand la pensée avance larvée

## FIGURES DE LARVES DANS LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

« *Larratus prodeo* », *j'avance masqué* : telle est la devise de Descartes, figurant dans des notes privées de 1619<sup>1</sup>. Roland Barthes ajoute : « je m'avance en montrant mon masque du doigt<sup>2</sup> ». Il me plaît de proposer une traduction un peu différente : *j'avance larvé*, donc *j'avance comme une larve* ; je m'avance en montrant ma larve (ou mes larves) du doigt. L'image en fait surgir d'autres : celle d'êtres apodes et donc rampants qui se déplacent discrètement sous les yeux d'humains effarés ou sous les lentilles des microscopes. Avancer comme une larve, c'est avancer sans s'achever. Il s'agit d'une stratégie de lutte contre l'injonction à la bonne forme, à la vertébration. La larve, au-delà de la figure ou de la métaphore, se présente comme un véritable opérateur de sens. Elle fait signe vers un autre type de concepts, qu'on pourrait nommer des *concepts mous*, auxquels elle donne de fait son indéfinition et son absence de rigidité. Les *sujets larvaires* ramollissent le sujet pensant, la *néoténie* assouplit la dialectique. Plus encore, la larve remue de l'intérieur toute tentative conceptuelle. Dans la proposition qui suit, je marquerai deux haltes, la première chez Gilles Deleuze et la seconde chez Gilbert Simondon, en montrant comment les larves permettent à ces deux philosophes de s'inscrire en porte-à-faux par rapport à deux traditions philosophiques, le cartésianisme pour l'un et l'hégélianisme pour l'autre. La larve me paraît être l'alliée d'une nouvelle conception de l'individu et de la pensée qui émerge dans les années 1960 en France.

### Larves de la transcendance

Le point de départ que j'ai choisi pour cette déambulation est extra-philosophique. Il donne à découvrir des préconcepts chez un écrivain qui s'est aussi, par moments, fait philosophe. Il s'agit d'un texte d'Henri Michaux, extrait du recueil *Vents et Poussières* (1962). Dans ce texte, on trouve une description du champ de la conscience, une spatialisation de cette dernière. Des formes embryonnaires se trouvent en marge de cet espace, en périphérie, comme dans une zone dont elles affleurerait. Elles sont « en attente aux fenêtres opaques » :

Lointaines aussi d'une autre façon quoique tout près. Qui sait ? Rôdeuses mal détachées, mal attachées (qui stimulez ? gênez ? contrecarrez ?) au-delà ? en deçà, trans moi ? illuminées et dérisoires, humaines trop humaines, des consciences inconnues, larves de la transcendance. Des consciences en tous sens<sup>3</sup>.

Les « larves de la transcendance » jouent le rôle de ce qui n'est pas encore pleinement conscient, mais pourrait le devenir, de consciences en attente de métamorphose. Il est possible de voir en elles une forme de *ça*, qui attend d'intégrer le conscient. Le *ça* est l'une des trois instances de la deuxième topique freudienne, avec le moi et le surmoi<sup>4</sup>. Il s'agit d'une instance pulsionnelle, qui entre en conflit avec les deux autres. Les actions des consciences embryonnaires dont parle Michaux (stimuler, gêner, contrecarrer) sont aussi celles du *ça*, qui constitue un puissant réservoir psychique. Néanmoins, pour Freud, le *ça* doit d'une certaine manière être transcendé : « Là où était le *ça*, doit

1. René DESCARTES, *Cogitationes Privatae* (1619), dans *Oeuvres*, vol. X, Paris, Vrin, 1996, p. 213.

2. Roland BARTHES, « Les lunettes noires. Cacher. », *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977, p. 53.

3. Henri MICHAUX, « Le champ de ma conscience », *Vents et Poussières* (1962), dans *Oeuvres complètes*, vol. III, Paris, Gallimard, 2004, p. 211.

4. Sigmund FREUD, *Le Moi et le Ça* (1923), dans *Essais de psychanalyse*, J. Laplanche (trad.), Paris, Payot, 1981, p. 219-274.

advenir du moi [*Wo es war, soll Ich werden*]<sup>1</sup> ». Le verbe *sollen* renvoie à un impératif. Génétiquement, le moi et le surmoi constituent des différenciations du ça. Dans le texte de Michaux, la situation périphérique des larves annonce un processus qui n'est pas un dépassement par la transcendance, mais une intégration progressive de cette dernière. Ça grouille dans une zone d'à venir, une zone d'émergence de la pensée. Prendre la larve comme figure de la transcendance fait considérer une transcendance qui n'est pas grandiose, mais plutôt minuscule, et humble. On envisage ainsi ce que Roger Dadoun nomme une « métaphysique larvaire, larvée, comme en suspens d'être, se recueillant dans la patiente fœtalité d'une éclosion»<sup>2</sup>.

Au cours de mes recherches, il se trouve que c'est par l'entremise de Michaux que je suis entrée en contact avec les larves, qui sont des motifs anciens chez lui. Dès son récit de voyage *Ecuador* en 1929, il parle de ses tentatives avortées pour peindre différemment. L'Amérique du Sud devait stimuler sa créativité. Il n'en est rien :

Bas et bassement je m'étais dit aujourd'hui : « Ce que tu as vu, tu pourrais le peindre en couleurs ». Mais le moi de moi n'a pas voulu et sur la toile sont apparus mes larves et fantômes fidèles, qui ne sont de nulle part, ne connaissent rien de l'Équateur<sup>3</sup>.

Le créateur espérait trouver le reflet lumineux de ses explorations dans ses dessins, mais seuls des ectoplasmes et des vers délavés se présentent. Face à la tentative de représenter les paysages qui l'entourent, des formes remontent des profondeurs. Partout où il va, le narrateur du texte de Michaux traîne son intérriorité, son « moi de moi ». Cette expression suggère que ce moi-amas de larves et de spectres est le plus authentique, tandis que le moi social est le plus faux. Les larves,

comme les fantômes, résistent à l'achèvement (d'un système, d'une œuvre, d'un projet) : là est leur potentiel agaçant et subversif.

## Dramatisation

J'entends un écho de ces larves de Michaux dans une conférence prononcée par Deleuze en 1967, intitulée « La méthode de dramatisation»<sup>4</sup>. Certes, le philosophe a été influencé par Antonin Artaud<sup>5</sup>, sans doute plus que par Michaux, dans sa manière de théâtraliser de la pensée. Pour lui, cette dernière constitue :

Un étrange théâtre fait de déterminations pures, agitant l'espace et le temps, agissant directement sur l'âme, ayant pour acteurs des larves et pour lequel Artaud avait choisi le mot de « cruauté »<sup>6</sup>.

En outre, Deleuze ne parlerait pas de « larves de la transcendance », puisqu'il se pose comme contemplateur de l'idée-même de transcendance, comme je le montrerai dans ce texte. Néanmoins, on peut penser que le philosophe a lu *Vents et Poussières*. La première référence à Michaux dans son œuvre se trouve en effet dans *Logique du sens* en 1969. Il a dédicacé à l'écrivain ce dernier livre, ainsi que *Différence et répétition* (1968) :

À H. M. (entre tant d'autres choses : vous avez su dire sur la schizophrénie plus et tellement mieux que tout ce qu'on a jamais dit, et vous en quelques pages [...]). Admiration de chacun de vos livres<sup>7</sup>.

Après cette mise en contexte, présentons la conférence de Deleuze. Elle s'intéresse à la dramatisation, une manière d'élaborer des idées, et de procéder avec elles. Les idées se découvrent en dramatisant la pensée, c'est-à-dire en posant les questions « qui ? comment ? combien ? où et quand ?

1. Sigmund FREUD, « xxix<sup>e</sup> Conférence » dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, R.-M. Zeitlin (trad.), Paris, Gallimard, 1984, p. 110.

2. Roger DADOUN, « Ténuité de l'être » dans Michel Collot, Jean-Pierre Martin (dir.), *Passages et langages d'Henri Michaux*, Paris, José Corti, 1987, p. 13.

3. Henri MICHAUX, *Ecuador* (1929) dans *Oeuvres complètes*, vol. I, Paris, Gallimard, 1998, p. 177.

4. Gilles DELEUZE, « La méthode de dramatisation », *L'île déserte et autres textes* (1967), Paris, Minuit, 2002.

5. Voir Anne BOUILLON, *Gilles Deleuze et Antonin Artaud*, Paris, L'Harmattan, 2016.

6. Gilles DELEUZE, *op. cit.*, p. 137.

7. Lettre citée dans le volume III des *Oeuvres complètes* de Michaux, Paris, Gallimard, 2004, p. XXXIX.

dans quel cas<sup>1</sup> ? » Cette liste fait l'économie de la question qu'est-ce que, *ti esti*, celle de Platon : « Lorsque je me demande *qu'est-ce que ?*, je suppose qu'il y a une essence derrière les apparences, ou du moins quelque chose d'ultime derrière les masques<sup>2</sup> ». Si on compare l'émergence des idées à l'apparition de larves, la méthode de dramatisation suppose de ne plus se soucier de ce qui vient après ces dernières, et qui pourrait les transcender. En posant ces questions, on voit apparaître, sous-jacents à toute construction intellectuelle, des mouvements, des forces, des tensions. On découvre également des « sujets larvaires<sup>3</sup> ». Certains affects sont en effet l'affaire, plus que d'un sujet complet, de subjectivités esquissées : « Une colère est une dramatisation qui met en scène des sujets larvaires<sup>4</sup> ». Les « sujets larvaires » peuvent supporter des mouvements qui tueraient le vrai sujet, le bon sujet, que Deleuze identifie comme le cogito de Descartes. Ce sujet cartésien est celui qui se fonde par la pensée. C'est un sujet actif, puissant, qui se maîtrise lui-même et peut maîtriser les autres. À ce sujet rationnel, Deleuze préfère, dira-t-il plus tard, un sujet « patient plutôt qu'agent », « conclu des états par lesquels il passe<sup>5</sup> ». Cette émergence du sujet à partir des phases qu'il traverse ne révèle aucunement sa transcendance. Deleuze et Guattari réfuteront d'ailleurs le « travail de taupe du transcendant dans l'immanence<sup>6</sup> » ; ni larves ni taupes de la transcendance ne préparent, au sein de l'immanence, la venue de la transcendance. Les larves constituent en effet une pure immanence.

Le larvaire est une manière de venir à bout du sujet unaire, molaire, de Descartes, dans sa majesté – ou peut-être d'une certaine théorie de la subjectivité imputée à tort à Descartes. Dans un entretien entre Évelyne Grossman et Jacob Rogozinski, ce dernier critique la lecture deleuzienne :

Le cogito cartésien n'est pas ce « sujet achevé, bien constitué » qu[e Deleuze] récuse. C'est un moi intermittent et précaire qui ne parvient pas à se fonder lui-même, à persister par lui-même d'un instant à l'autre<sup>7</sup>.

Il fait alors entendre que l'*ego cogito* est plus larvaire qu'il n'y paraît. Dans son propre ouvrage, le phénoménologue parle d'ailleurs d'« ego fluents, larvaires<sup>8</sup> ». La conception de la transcendance du sujet se cristallise autour de l'image de la larve. Pour Jacob Rogozinski, c'est par la « synthèse passive<sup>9</sup> » des impressions des ego larvaires que le sujet peut advenir. À ses yeux, Deleuze met à bas l'*ego*, produisant un « égicide<sup>10</sup> » : le moi est dissipé au profit des larves, qui prennent toute la place. Une image vient alors, comme tirée d'un film de Dario Argento : le moi, craquelé, morcelé et se morcelant, un tas de vers grouillant à l'intérieur de lui.

## Néoténie

La contamination de la pensée par les larves qui se rencontre chez Gilles Deleuze se retrouve chez un autre penseur, Gilbert Simondon, dans le sillage d'une nouvelle conception de l'individuation. Le philosophe propose un modèle inédit pour penser l'individuation : un modèle à partir des larves. Le vivant s'individue en permanence, il est « agent et théâtre d'individuation<sup>11</sup> ». Pour Simondon, il reste quelque chose de la larve à tous les stades de l'individuation. Un concept se présente dans cette pensée, celui de néoténie<sup>12</sup> (de *neo*, nouveau, et *tenein*, s'étendre). Georges Lapassade introduit ce concept en France lors de sa soutenance de thèse le 31 mai 1963. Dans son jury figure d'ailleurs Georges Canguilhem, déjà

1. Gilles DELEUZE, *op. cit.*, p. 134.

2. *Ibid.*, p. 159.

3. *Ibid.*, p. 137.

4. *Ibid.*, p. 151.

5. Gilles DELEUZE, *L'image-temps*, Paris, Minuit, 1985, p. 181, p. 175.

6. Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991), Paris, Minuit, 2005, p. 48.

7. Évelyne GROSSMAN, Jacob ROGOZINSKI, « Deleuze lecteur d'Artaud – Artaud lecteur de Deleuze », *Rue Descartes* 2008/1, no 59, p. 78-91, p. 88.

8. Jacob ROGOZINSKI, *Le Moi et la chair, introduction à l'ego-analyse*, Paris, Le Cerf, 2006, p. 172.

9. *Ibid.*, p. 173.

10. *Ibid.*, p. 13.

11. Gilbert SIMONDON, *L'Individu et sa genèse physico-biologique* (1964), Grenoble, Jérôme Milon, 1995, p. 27.

12. *Ibid.*, p. 150.

présent à la soutenance de Simondon en 1958<sup>1</sup>. Selon le modèle de la néoténie, l'être humain est inachevé et des formes antérieures sont conservées à chaque étape de son développement. Marion Zilio consacre à ce processus quelques pages de son *Livre des larves*. Elle précise qu'il y a néoténie lorsque les « caractères normalement transitoires de la juvénilité » deviennent des « caractères acquis et transmissibles<sup>2</sup> ». Elle souligne que c'est suite à l'étude d'une espèce, l'axolotl, que fut avancée l'hypothèse d'un humain néoténique<sup>3</sup>. Certains spécimens de cet animal vivant dans des lacs mexicains ont deux formes possibles à l'âge adulte : une forme intégrale, celle d'une salamandre tigrée évoluant sur terre, et une forme néoténique, celle de la larve aquatique. L'axolotl peut ainsi passer sa vie sans se métamorphoser, et même se reproduire à l'état larvaire. Chez Simondon, envisager une néoténie dans l'individuation revient à conter la dialectique hégélienne.

Pour Hegel, l'individuation est un soulèvement, une sursomption (*Aufhebung*). Elle s'accompagne surtout dans l'éthique :

C'est dans ce contenu du monde éthique que nous voyons atteintes les fins que s'assignaient les précédentes figures sans substance de la conscience ; ce que la raison n'appréhendait que comme objet est devenu conscience de soi, et ce que cette dernière n'avait qu'en elle-même est présent comme effectivité vraie<sup>4</sup>.

Dans la vie éthique (*Sittlichkeit*), c'est-à-dire tout ce qui concerne les mœurs et les institutions d'une communauté, l'individu prend conscience de lui-même, et les figures de la conscience qui étaient jusqu'alors inconsistantes se trouvent ainsi effectuées. Comme les larves de Michaux, elles affleurent et en viennent à constituer la

conscience pour elle-même. La traduction du terme d'*Aufhebung* pose des problèmes sur lesquels il n'est pas pertinent de revenir ici<sup>5</sup>. Disons simplement que ce substantif installe une vision de la subjectivation comme consécration, stabilisation à partir de formes mouvantes, qui sont du même coup annihilées. Pour s'en convaincre, on peut lire ce passage où Hegel précise les enjeux de son ouvrage majeur :

J'ai dans la *Phénoménologie de l'esprit* produit un exemple de cette méthode [la méthode dialectique] en l'appliquant à un objet plus concret, à la conscience. Il y a ici des figures de la conscience, dont chacune, dans sa réalisation, se dissout en même temps elle-même, a pour résultat sa propre négation, — et par là, est passée dans une figure plus haute<sup>6</sup>.

On voit dans les deux citations qui précèdent que le passage à la conscience est aussi un processus de maturation. À ce modèle, Gilbert Simondon oppose celui de la transduction (de *trans*, à travers, et *ductio*, l'action de conduire). La transduction est non-dialectique ; elle donne l'idée d'un chemin qui se constitue au gré du cheminement. L'histoire de l'humanité se raconte en ces termes : « L'évolution est une transduction plus qu'un progrès continu ou dialectique<sup>7</sup> ». La pensée procède aussi de cette manière pour le philosophe. On ne chemine pas vers la vérité, le parcours en lui-même constitue la seule vérité à laquelle il est possible d'avoir accès. D'ailleurs, le paradigme de l'accès, qui fait signe vers une téléologie, se montre lui-même hors de propos. Mais les mots semblent manquer pour dire cette opération, qui fonctionne de proche en proche.

Dans la même décennie, certaines expériences de psychotropes mettent au jour le caractère erratique des actes de conscience.

1. Sur l'importance de cette thèse, voir Marc LEVIVIER, « L'homme inachevé : à propos de la thèse de Georges Lapassade », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2010/1, no 9, p. 177-185.

2. Marion ZILIO, *Le Livre des larves*, Paris, PUF, 2020, p. 99.

3. *Ibid.*, p. 98.

4. Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit* (1807), J.-P. Lefebvre (trad.), Paris, GF Flammarion, p. 399.

5. Voir François FÉDIER, « L'intraduisible », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2005/4, t. 130, p. 481-488, Philippe BüTTGEN, « aufheben » dans Barbara CASSIN (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies : dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Éditions du Seuil, 2019, p. 152-156

6. Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, *Science de la logique. Livre Premier – L'Être* (1832), B. Bourgeois (trad.), Paris, Vrin, 2015, p. 61.

7. Gilbert SIMONDON, *op. cit.*, p. 169.

Sous cannabis, Henri Michaux réalise que ce qu'il appelle lui-même la néoténisation est la loi de la pensée :

Avant qu'une pensée ne soit accomplie, venue à maturité, elle accouche d'une nouvelle, et celle-ci à peine née, incomplètement formée, en met au monde une autre, une nichée d'autres qui semblablement se répondent en renvois inattendus et irrattrapables et que jusqu'à présent je n'ai pas réussi à rendre<sup>1</sup>.

Ce théâtre de la pensée que le cannabis permet d'entrevoir est une remise en question des structurations logiques. Une telle théorie n'est pas seulement pertinente à propos de l'individuation psychique (à l'échelle du moi), elle est aussi valable pour la formation des sociétés. Ces dernières se constituent à partir de stades larvaires, qui continuent d'être présents au fil des évolutions. Au lieu d'éradiquer les larves, il faudrait donc voir comment elles persistent. On toucherait ainsi aux implications politiques du larvaire.

Un regard extra-européen peut être appelé sur cette question. Le film du cinéaste sud-coréen Bong Joon-ho *Parasite*<sup>2</sup> nous présente la famille Kim. Ses membres pourraient être considérés comme des *larves sociales* : ils sont tous les quatre au chômage et vivent entassés dans un taudis, profitant du réseau Wi-Fi de leurs voisins. Le fils commence à s'inviter dans une résidence bourgeoise de Séoul, en donnant des cours d'anglais à l'enfant d'un couple aisé, les Park. Peu à peu, la fille, le père et la mère entrent également au service de cette famille, en faisant licencier le chauffeur puis la gouvernante Guk Moon-kwang. Le parasitisme, sans déstabiliser directement l'hôte (ici, les Park), procède de proche en proche. La surveillance vidéo des entrées et sorties dans la demeure n'empêche pas les parasites de préparer subrepticement leur revanche, leur insurrection par le bas. Pour ajouter aux nombreuses ramifications du film, les larves que représentent les membres de la famille Kim sont elles-mêmes parasitées par d'autres. La gouvernante héberge

en secret son mari dans la cave de la maison des Park, entravant le projet de contamination de cet univers par les Kim.

À l'arrière-plan, la critique d'un système intellectuel peut se déceler dans ce film. En un sens, les parasites viennent s'immiscer dans une philosophie. En effet, de la même manière que la dialectique de Hegel et le rationalisme cartésien imprègnent la pensée européenne, la tradition confucianiste est très présente en Corée. Parmi ses principes figure la stricte obéissance aux personnes de rang supérieur. Elle sert ainsi les intérêts de la classe bourgeoise. Cette dernière prétend s'ériger contre les couches les plus basses et les transcender. Cette domination va de pair avec une domestication des émotions. L'espace de la maison le symbolise dans *Parasite* : aux pauvres les sous-sols fétides, aux riches le salon aseptisé ; aux pauvres le ressentiment hargneux, aux riches la tempérance. Mais au lieu d'une transcendence, c'est un processus sous-jacent de néoténisation qui est à l'œuvre. Le microcosme de cette maison où cohabitent trois familles, en se stratifiant, conserve en lui des formes et des forces souterraines. La classe dominante, qui maîtrise ses affects et asservit les autres, n'éteint donc pas la rage qui finit par lui exploser à la figure à la fin du long-métrage. Les Kim et le couple Guk opposent à la stratégie des Park, bourgeois hypocrites qui avancent masqués, une tactique : celle d'avancer larvés. Cette méthode évoque le devenir-mineur conceptualisé par Deleuze et Guattari<sup>3</sup>. Pour Anne Sauvagnargues, ce devenir « trac[e] une ligne de fuite sociale, qui conteste la norme actuelle, sans pour autant valoir elle-même pour la norme de demain, ni d'ailleurs souhaiter conquérir cette posture majeure<sup>4</sup> ».

Les mouvements que les larves permettent de faire sont considérables : dépasser le rationalisme cartésien, dessiner des possibilités d'évolutions non dialectiques, une perméabilité et une fluidité permanentes. Les larves apparaissent en périphérie de la pensée, mais viennent ensuite la travailler de l'intérieur, lui donnant certains concepts stimu-

1. Henri MICHAUX, *Connaissance par les gouffres* (1961, 1967) dans *Oeuvres complètes*, vol. III, *op. cit.*, p. 47.

2. BONG Joon-ho (réal.), *Parasite*, 2019, 132 min.

3. Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, Paris, Münich, 1980, p. 143 sq.

4. Anne SAUVAGNARGUES, « Art mineur – art majeur : Gilles Deleuze », *Espaces Temps*, no 78-79/2002, p. 120-132, p. 130.

lants et féconds. La philosophie, à la façon de la charogne de Baudelaire, vit de ces « noirs bataillons de larves » qui agitent son grand corps :

Tout cela descendait, montait comme une vague  
Ou s'élançait en pétillant  
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle  
vague,  
Vivait en se multipliant<sup>1</sup>.

Comment achever ce parcours avec les larves, qui a osé emprunter quelques raccourcis dans la terre grouillante de la philosophie contemporaine ? Plutôt que de conclure, lançons énergiquement un sort, avec Anne Sauvagnargues encore :

Contre la logique de l'un, la politique de l'identitaire, vivent les tiques, les meutes, les larves, qui bousculent nos seuils de perception et nos instruments de mesure ! [...] Chaque fois que notre pensée se repose sur des mots isolés, des entités stables, qu'elle se met à compter sur ses doigts — glissons vers les tiques, les meutes, les larves que nous sommes, avec qui nous formons des compositions de rapports<sup>2</sup>.

La philosophe nous fait ici préférer à la rationalité (de *ratio*, ce calcul du décompte sur les doigts) l'accueil des multiplicités qui nous habitent. Oui, glissons vers les larves que nous sommes, rampions vers elles, plutôt que de chercher à nous éloigner de l'étoffe que leur prolifération forme.

Élise TOURTE

1. Charles BAUDELAIRE, « Une charogne » (1861), *Les Fleurs du mal*, dans *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1975, p. 31.

2. Anne SAUVAGNARGUES, « Editorial », dans *Chimères*, 2010/2, n° 73, p. 9-14.